

Du faux « je » au vrai « jeu »

Dany Laferrière. La dérive américaine, d'Ursula Mathis-Moser, VLB éditeur, « Les champs de la culture », 338 p.

Cette grenade dans la main du jeune Nègre est-elle une arme ou un fruit?, de Dany Laferrière, Nouvelle édition, VLB éditeur, « Roman », 353 p.

Stéphan Gibeault

Numéro 194, janvier–février 2004

Autour du récit

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18372ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gibeault, S. (2004). Du faux « je » au vrai « jeu » / *Dany Laferrière. La dérive américaine*, d'Ursula Mathis-Moser, VLB éditeur, « Les champs de la culture », 338 p. / *Cette grenade dans la main du jeune Nègre est-elle une arme ou un fruit?*, de Dany Laferrière, Nouvelle édition, VLB éditeur, « Roman », 353 p. *Spirale*, (194), 24–25.

DU FAUX « JE » AU VRAI « JEU »

DANY LAFERRIÈRE. LA DÉRIVE AMÉRICAINE d'Ursula Mathis-Moser

VLB éditeur, « Les champs de la culture », 338 p.

CETTE GRENADE DANS LA MAIN DU JEUNE NÈGRE EST-ELLE UNE ARME OU UN FRUIT ? de Dany Laferrière

Nouvelle édition, VLB éditeur, « Roman », 353 p.

COMME beaucoup de lecteurs, c'est en lisant *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer?* que j'ai pour la première fois fait la connaissance du Je laferrien. Du moins le pensais-je...

Naissance du Je : entre pré-nom et sur-nom

Windsor Klébert Laferrière, fils de Windsor Klébert Laferrière, surnommé Dany par sa grand-mère, M^{me} « Dani » el Nelson, ou bien par sa tante Raymonde Nelson — cela relève toujours du mystère —, semble à l'origine d'un double littéraire, d'un Je écrivain connu du public dès 1985.

Personnage ambigu et fort complexe, celui qui annonçait, voici à peine deux ans, sa grande fatigue (*Spirale* n° 181) et sa retraite de l'écriture a fait doublement parler de lui en 2003. Après s'être à demi compromis non pas en « écrivain » — ce qu'il avait juré ne plus faire —, mais en « réécrivant » *Cette grenade dans la main du jeune Nègre est-elle une arme ou un fruit?* tout en en doublant le volume, l'écrivain devient également le sujet d'un essai mené par la professeure Ursula Mathis-Moser de l'Université d'Innsbruck en Autriche : *Dany Laferrière. La dérive américaine*.

Répandant en quelque sorte à l'affirmation du narrateur de *Cette grenade...*, « Je suis un écrivain », Mathis-Moser le suit dans sa dérive tout en permettant la construction d'un Je.

Je ou l'histoire d'un moi à la dérive

Ursula Mathis-Moser fait œuvre de pionnière avec ce premier ouvrage entièrement consacré à l'écrivain. Outre ce mérite, elle offre un essai d'une riche documentation — la bibliographie exhaustive de vingt-cinq pages ne peut être passée sous silence — : la connaissance de l'œuvre comme des études est sans conteste remarquable, même si le foisonnement de citations, si pertinentes soient-elles, vient parfois troubler l'évolution de l'analyse. Choisisant d'aborder l'« autobiographie américaine » en commençant par le biographique, puis la poétique et les problématiques intrinsèques à l'œuvre (soit, entre autres, celles de la frontière des genres, des jeux intertextuels et de l'autobiographie), Mathis-Moser fait clairement ressortir les questionnements que soulève le rapport auteur-narrateur-écrivain et ce qu'il est commun d'appeler le récit fictif ou l'autofiction.

Elle aborde l'œuvre de Laferrière par le concept de dérive (impliquant « à la fois perte de vue, déplacement à vau-l'eau et possibilité de réancrage ») qui évolue autant sur le plan spatial que temporel tout en montrant de quelle manière cette dérive est intimement et étroitement imbriquée dans les jeux intertextuels et autofictionnels.

Pour reprendre l'expression de l'essayiste, *Cette grenade...* met d'abord en scène « la quête d'un moi dans un monde éclaté, et l'éclatement croissant de celui-ci par la suite ». Mais ce Je ou ce « moi à l'éclatement croissant » et incertain est-il révélateur de la publication sans cesse grandissante des récits depuis les vingt dernières années?

Je ou l'histoire d'un récit romancé

Au cours du XX^e siècle, l'utilisation marquée du discours intérieur est rapidement devenue de mise pour plusieurs romanciers. Mais même si l'emploi de la première personne du singulier, le « je », est omniprésent, celui qui est employé par Kundera, notamment dans *L'immortalité* (1990), n'est ni autobiographique ni emprunté au roman personnel du début du siècle. Il fait plutôt figure de discours analytique. Nous pourrions dire qu'il s'agit d'une déformation de la réflexion intérieure du personnage, que Elizabeth Wesseling résume par le terme « self-reflexive » (*Writing history as a prophet*, 1991), mais que Broch nomme plutôt « autocommentaire lyrique » (*Création littéraire et connaissance*, 1966) et qui deviendra chez Kundera un « essai spécifiquement romanesque ». Outre la représentation de l'écrivain Je-narrateur, une identification, on relève aussi une « inclusion » du lecteur dans le « Je » du narrateur.

Étrangement, c'est un peu sur cette frontière que se joue le caractère indéfinissable des dix livres de l'« autobiographie américaine » de Laferrière. Ainsi, Mathis-Moser explique dès le début de son essai : « Comme point de départ nous nous inspirons de *Cette grenade* [...] (1993), texte dans lequel l'auteur s'adonne à une métaréflexion approfondie, visant le "pourquoi" et le "comment" de l'écriture tout comme le rôle de l'écrivain dans un lieu géographique précis et un contexte socio-historique spécifique. En résulte l'esquisse d'une nouvelle *Befindlichkeit* (posture) de l'écrivain contemporain qui ne s'articule pas seulement à travers certains thèmes mais surtout à travers la structuration et l'architecture de l'œuvre et les mécanismes de l'écriture. »

Lancé en guise d'ouverture à *Cette grenade...*, cet avertissement, « *Ceci n'est pas un roman* », signifie à la manière de Magritte : « il s'agit d'une phrase », voire même d'un peu d'encre noire sur un morceau de feuille blanche. En fait, Laferrière se met à se jouer du lecteur, à lui montrer qu'il peut lui faire entendre ce qu'il désire. Il ne s'agirait finalement que d'une affirmation, à la toute dernière ligne de *Cette grenade...*, dévoilant que le narrateur se nomme Dany Laferrière pour que le lecteur soit pris au piège d'une apparente autobiographie et dérive vers un dilemme insoluble.

N'ayant de cesse de répéter lors de conférences, ainsi que dans certains articles ou même dans ses livres, qu'il se doit de s'observer et de surveiller les autres — « *c'est pourtant ça écrire. Écrire, c'est se surveiller* » —, le faux Je autobiographique de ses livres devient le vrai Jeu de sa poétique. Il me semble crucial de constater que Dany Laferrière fait volontairement référence à sa poétique lorsqu'il affirme que « *la vie est un grand jeu* » : celle d'un Je devenant Jeu tout en conservant la juste part des deux, c'est-à-dire le « Je-eux », cet observateur du monde. À ce sujet, Ursula Mathis-Moser rapporte pertinemment ce propos de Laferrière : « *Moi, j'écris dans l'imaginaire, totalement. Tout ce que j'écris est faux. L'écriture est un jeu et l'écrivain n'est pas seulement dans le livre, il continue dans la réalité. Pour moi, c'est un tout* » (Vallières, « Dans le blanc des yeux »). Ainsi, telle une molécule qui entrerait en chacun des lecteurs, le Je laferrien tend à une totalité. Il devient vecteur centrifuge par lequel est redistribuée la soif de comprendre le monde.

Mais pourquoi indiquer « roman » sur la couverture de plusieurs de ses livres tout en qualifiant son œuvre d'« *autobiographie américaine* » ? Pour la part de rêve que contient le mot « américain », suis-je tenté de répondre. « *Dans mes livres, je raconte à la fois ma vie réelle et ma vie rêvée... Je crée au fur et à mesure que je la vis* » (*J'écris comme je vis*, 2000).

C'est probablement pour cette raison d'ailleurs, selon Mathis-Moser, que le cinquième « roman » de Laferrière, *Cette grenade...*, demeure un « *texte qui, du point de vue de la forme, tient davantage du reportage et du mélange post-moderne des genres que du roman* ». Et elle ajoute qu'il s'agit là « *non seulement [d']une désintégration des frontières entre fiction, imaginaire et réalité, mais aussi [d']une hybridité de genres* ».

Dès lors, on peut se demander à la suite de Frances Fortier et d'Andrée Mercier, qui

dénombrèrent plus de deux cents livres, portant spécifiquement la mention « récit », publiés au Québec entre 1980 et 1997 (*Voix et images*, printemps 1998), combien d'autres livres encore, tel *Cette grenade...*, ne figurent pas dans cette recension car ils portent à confusion en affichant l'étiquette de « roman »... Ainsi, voyageant sans cesse entre fiction et autobiographie (même si Laferrière dirait sûrement lui-même qu'il s'agit là, de toute manière, de fiction), le Je laferrien si brillamment exploité dans *Cette grenade...* reste d'abord et avant tout un pronom personnel étudiant, « observant » la nature de l'être humain, prenant contact avec lui.

Au-delà du réel

À la manière d'un réel devenu hyperréaliste (Pierre Nepveu, *Écologie du réel*), le réel du Je laferrien explose pour devenir un Je multiple, un miroir, voire un Je de passage évoqué par le voyage que fait le narrateur : un Moi pluriel « à la recherche d'un parcours, d'une identité ou d'une mémoire, recherche qui n'aboutira jamais », selon Mathis-Moser. Je fuyant plutôt qu'en fuite. Une dérive contrôlée à la frontière du « décloisonnement du genre romanesque » : « pêle-mêle fascinant de morceaux de textes ». Pour reprendre la pensée de l'essayiste, « les termes roman, chronique et récit sont largement interchangeables ».

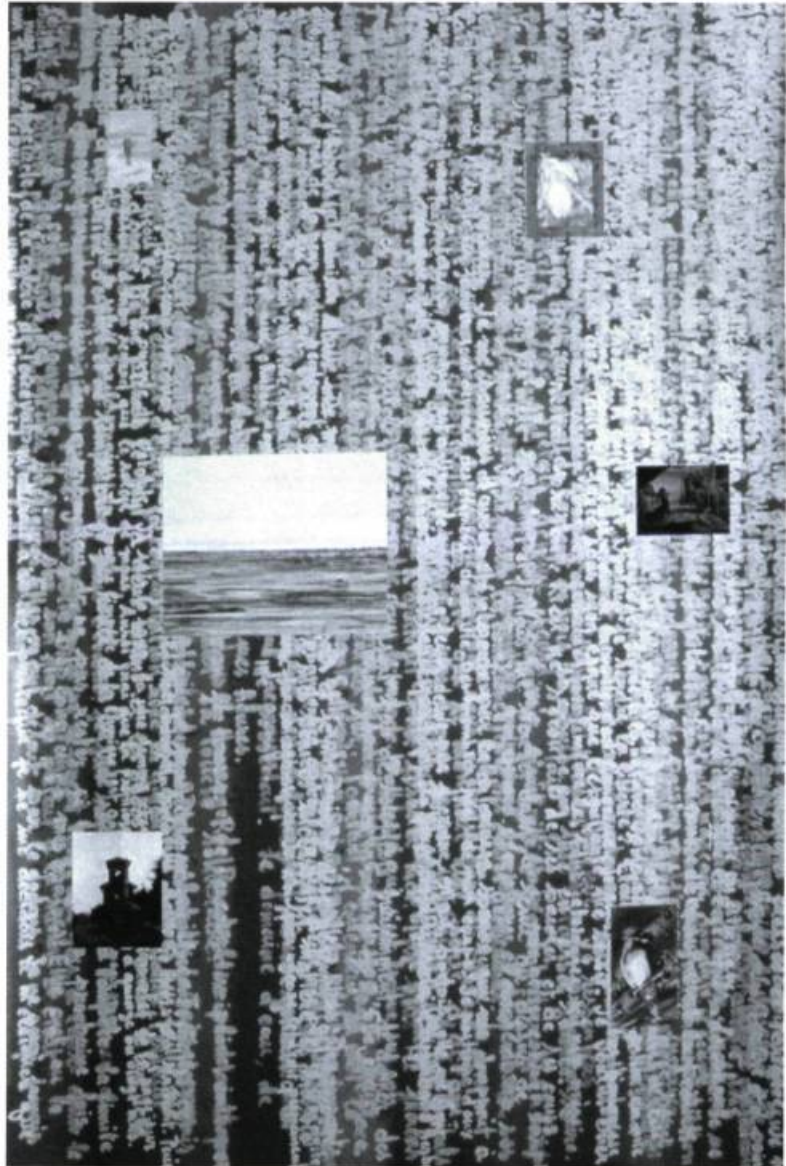
Somme toute, le Je-narrateur-personnage-écrivain est à l'image de l'éclatement de l'« autobiographie américaine » comportant six romans, un récit, une chronique et deux livres sans genre. Il « est à la fois ce que je suis, ce que je ne suis pas et ce que j'aimerais être » (*J'écris comme je vis*).

Ainsi, le Je de *Cette grenade...* est le Je d'un reporter fictif racontant des faits, en partie réels en partie fictifs, créant un récit pris comme réel dans ce qu'il prétend être un roman (donc fictif). Ce qui permet à Dany Laferrière de dire qu'il s'agit d'un roman, c'est qu'on est en présence du récit d'un narrateur et non de l'écrivain lui-même. N'évitant pas le paradoxe, il lance tout de même qu'il s'agit d'un des dix livres qui composent son « autobiographie américaine ». Est-ce affirmer que le Je réel est toujours plus grand que le Je fictif? Pas nécessairement, mais observons que l'appellation « roman » est passée de la première à la quatrième de couverture avec la nouvelle édition de *Cette grenade...* Changement éditorial? Possible. Quoi qu'il en soit, cette « autobiographie », irrévocablement fictive, associée à une Amérique perçue depuis toujours comme un Nouveau Monde, renvoie doublement au monde rêvé et au monde réel qui structure en alternance les parties de *Pays sans chapeau*.

Comme beaucoup de lecteurs sans doute, c'est en relisant *Cette grenade dans la main d'un jeune Nègre est-elle une arme ou un fruit?* que j'ai encore une fois tenté de comprendre le Je laferrien. Du moins l'espérais-je...

Roman ou récit?, Dany ou Laferrière? Je ou jeu? Arme ou fruit? Bienvenue en Amérique.

STÉPHAN GIBEAULT



Christine Major, *Le torrent* (détail), 2003, acrylique sur toile, 265 cm × 180 cm. Photo : François Rivard.